

Faint, illegible text on the left page, possibly bleed-through from the reverse side.

NOTICE PRÉLIMINAIRE

PHÈDRE

TRAGÉDIE

1677

Faint, illegible text on the right page, likely bleed-through from the reverse side.



## NOTICE PRÉLIMINAIRE.

---

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE. — L'HIPPOLYTE DE SÉNÈQUE.

Si le thème développé dans la tragédie d'*Iphigénie* est célèbre, celui sur lequel est fondée la tragédie de *Phèdre* ne l'est pas moins. Le sens de la fable primitive nous reporte au temps de la grande rivalité entre la chasse et l'amour dans le cœur des hommes. Aux âges héroïques, la guerre aux bêtes sauvages était la distraction la plus efficace aux voluptés légitimes ou illégitimes. Nous autres, enfants de longues civilisations qui ont de plus en plus enlevé à la chasse sa grandeur et son caractère, nous ne pouvons que difficilement nous faire une idée de cette opposition entre deux ordres de sensations qui occupent dans la vie moderne une place bien inégale; cependant, nous pouvons encore nous rendre compte, par notre propre expérience, de l'antagonisme dont l'histoire d'Hippolyte et de Phèdre est l'expression symbolique. Les chasseurs intrépides sont de tous les hommes ceux qui échappent le plus facilement aux flèches amoureuses. Si pendant quelques journées de votre vie vous avez à peu près oublié la plus belle moitié du genre humain, et vous ne vous êtes senti disposé à lui faire que de médiocres sacrifices, ces journées sont celles où vous avez poursuivi vigoureusement le gibier fuyant à travers les plaines et les forêts. Qu'était-ce donc dans les temps anciens, où la chasse avait un tout autre intérêt, excitait plus vivement le courage, imposait de plus grandes fatigues, faisait courir plus de dangers? Elle absorbait parfois la vie de l'homme dans sa jeunesse et lui faisait négliger des devoirs ou des grâces qui importaient à la



société plus encore que l'extermination des animaux sauvages. Il fallait lui montrer qu'il était coupable en s'abandonnant ainsi au culte d'une seule divinité et qu'il pouvait être puni par la divinité méconnue. C'est le but de la fable d'Hippolyte et de Phèdre dans la mythologie grecque.

Euripide en fit une tragédie qui garde le sens primitif; le héros en est Hippolyte, dont la jeunesse est consacrée tout entière à Diane chasseresse. Phèdre n'est que l'instrument, sacrifié par avance, de la vengeance de Vénus. Il y eut de cette tragédie d'Euripide deux versions, dont la première était désignée sous nom d'Hippolyte voilé, Ἰππολύτος καλυπτόμενος, la seconde sous celui d'Hippolyte porte-couronne Ἰππολύτος στεφανηφόρος. C'est cette dernière rédaction qui nous a été conservée. *L'Hippolyte porte-couronne* a été représenté, au dire de l'argument grec mis en tête du drame par quelque scoliaste, la quatrième année de la 87<sup>e</sup> olympiade, c'est-à-dire l'an 429 avant notre ère, Euripide ayant alors cinquante et un ans.

Dans la tragédie grecque, les habitants de l'Olympe interviennent au début et au dénouement. C'est Vénus qui dit le prologue. Elle y explique les motifs de colère qu'elle a contre Hippolyte, fils de Thésée, qui la dédaigne et qui l'outrage. Elle a préparé sa vengeance. Elle a inspiré à l'épouse de Thésée un violent amour pour Hippolyte. Phèdre dépérit en silence. Mais la déesse aura soin que son amour soit révélé à Thésée, et Hippolyte périra par les imprécations de son père, car Neptune a promis à Thésée de ne laisser sans effet aucune de ses prières trois fois répétées. Phèdre doit succomber la première, « car, dit Vénus, je ne puis préférer son intérêt au plaisir de tirer vengeance de mes ennemis. »

La déesse se retire pour laisser le champ libre au fils de Thésée qui arrive suivi de ses compagnons, chantant des hymnes en l'honneur de Diane. Il offre à la fille de Jupiter et de Latone, qu'il vénère entre toutes les immortelles, une couronne tressée de ses mains. Cet acte de piété accompli, il s'entretient avec un vieux serviteur, qui lui reproche d'être trop exclusif dans ses hommages et de ne pas rendre à Vénus ceux auxquels elle a droit. « Je n'aime pas, répond Hippolyte, les divinités dont le culte a besoin des ombres de la nuit. »

Le chœur, composé de femmes de Trézène, nous apprend la maladie étrange dont Phèdre a été tout à coup frappée. Consumée de douleur, la reine se renferme dans son palais, et un voile léger couvre sa tête blonde. Voici le troisième jour qu'elle n'a pris aucune nourriture. Elle veut mettre fin à sa triste destinée. La vieille nourrice amène sa maîtresse devant les portes du palais. L'entrée de Phèdre est à peu près la même que dans Racine : « Soutenez-moi, dit-elle; relevez ma tête; mes membres brisés n'ont plus de force, ô mes amies... Ce voile sur ma tête est pesant. Écarte-le; laisse retomber ces bouclés sur mes épaules... Hélas! hélas! comment pourrai-je me désaltérer dans les eaux pures d'une source fraîche? Quand me reposerai-je, couchée sous les peupliers, au milieu d'une prairie ombreuse?... Conduisez-moi sur la montagne; je veux aller dans la forêt à travers les pins, où les meutes cruelles poursuivent les bêtes sauvages et s'élancent sur les cerfs tachetés... O Diane, souveraine de Limna, où, sur les bords de la mer, on exerce les bruyants coursiers, que ne suis-je au milieu de tes plaines, domptant les chevaux vénètes!... Malheureuse, qu'ai-je fait? Où ai-je laissé égarer ma raison? Le délire s'est emparé de moi; la malédiction d'une divinité m'a perdue. Mère, cache encore mon visage; je rougis de ce que je viens de dire. Cache-moi, les larmes tombent de mes yeux, et la honte trouble mes regards. »

Le chœur, sur le devant de la scène, interroge la nourrice sur la maladie de la reine. La nourrice répond qu'elle ignore la cause de cette maladie, mais qu'elle va faire de nouveaux efforts pour la connaître. Elle revient, en effet, vers Phèdre, et la presse de lui révéler ce qui la tourmente. Dans la suite de ses paroles, elle en vient à nommer Hippolyte; et la reine se récrie sur le nom que la nourrice vient de prononcer. Celle-ci se méprend, comme Oenone, sur le sentiment qui agite Phèdre. Mais elle insiste, elle supplie; elle finit par décider la reine à parler. Celle-ci évoque les souvenirs de sa mère et de sa sœur. « O mère infortunée, de quel amour tu as brûlé! — Pour ce taureau? ô ma fille, est-ce là ce que tu veux dire? — Et toi, malheureuse sœur, épouse de Bacchus! — Ma fille, que fais-tu! tu insultes tes proches. — Et moi, qui suis la troisième misérable, dans quel abîme je suis tombée! — Que dis-tu? ô mon enfant, aimes-tu



quelque homme? — Tu sais quel est ce fils de l'Amazone? — Hippolyte, veux-tu dire? — C'est de ta bouche, non de la mienne que ce nom est sorti! »

Phèdre raconte alors à la nourrice et au chœur les commencements de son funeste amour, ses irrésistibles progrès, enfin l'extrémité où elle en est réduite et qui ne lui laisse d'autre perspective que le tombeau. La nourrice réplique par des conseils pervers. « Vénus est irrésistible, lorsqu'elle se rue tout entière sur vous. L'habileté parmi les hommes consiste à cacher le mal. Il s'agit de chercher un remède; il s'agit de sauver ta vie, et pour cela rien ne doit te coûter. » Phèdre proteste contre ces discours corrupteurs; mais la nourrice ne se charge pas moins de tout diriger. Le chœur chante les flammes dévorantes de l'Amour, tyran des dieux et des hommes.

La nourrice est rentrée dans le palais, pendant que Phèdre est restée couchée au fond du théâtre, près de la porte. Tout à coup Phèdre entend, dans l'intérieur, un bruit de paroles qui la glacent d'effroi. C'est la nourrice qui a révélé à Hippolyte le secret de sa maîtresse, et Hippolyte qui l'accable de reproches. Tous deux arrivent en effet sur la scène, la nourrice cherchant à l'apaiser, Hippolyte s'emportant contre les femmes en général et se livrant à une diatribe mordante contre le beau sexe tout entier. « Les femmes perverses, dit-il en finissant, forment au dedans de la maison des projets pervers que leurs servantes vont exécuter au dehors. C'est ainsi, âme dépravée, que tu es venue à moi pour négocier l'opprobre du lit de mon père : souillure dont je me purifierai dans une eau courante en l'injectant dans mes oreilles. Comment livrerai-je mon cœur au crime, moi qui me crois moins pur pour t'avoir entendue? Sache-le bien, malheureuse, c'est ma piété qui te sauve; car si tu ne m'avais arraché par surprise un serment sacré, jamais je n'aurais pu me défendre de révéler ce crime à mon père. Mais maintenant, tant que Thésée sera absent, je m'éloigne; je reviendrai quand mon père reviendra, et je verrai de quel front vous le recevrez, toi et ta maîtresse. » Il se retire.

Phèdre s'emporte contre la nourrice qui l'a exposée à un tel affront. « Tu n'as pu te taire, et je meurs déshonorée. Il faut que j'aie recours à de nouveaux artifices. En effet, celui-ci, le

cœur enflammé de colère, m'accusera devant son père; il dira mon aventure au vieux Pitthée et remplira la terre de Trézène du bruit de mon infamie. Va, puisses-tu périr, toi et tous ceux qui, prompts à servir un penchant coupable, entraînent leurs amis au crime... Fuis loin de moi et songe à toi-même : pour moi, je saurai pourvoir à ce qui me regarde. » Ici finit le rôle de la nourrice. On ne dit point par la suite ce qu'elle est devenue. Il n'en est plus question.

Phèdre, demeurée avec le chœur des femmes de Trézène, leur fait promettre, par l'auguste Diane, fille de Jupiter, de ne jamais rien dévoiler de ses tristes secrets. Elle leur parle aussi de son intention de sauver l'honneur de ses enfants et celui de sa famille, et de ne jamais reparaitre, chargée de honte, devant les yeux de son époux. « Ses enfants pourront marcher dans l'illustre Athènes le front haut, en hommes libres, leur mère ayant tout fait pour épargner leur gloire. Car, quelque fierté qu'un homme ait dans le cœur, il se sent avili comme un esclave, quand il a conscience du déshonneur d'une mère ou d'un père. » Elle mourra, mais sa mort deviendra funeste à un autre. « Qu'il apprenne à ne pas s'enorgueillir de mes maux; en partageant à son tour ma souffrance, il s'instruira peut-être à la pitié et à la modestie. »

Le chœur laisse entendre que la reine va suspendre aux lambris de la chambre nuptiale un lacet qui finira ses jours.

En effet, les cris des servantes retentissent dans l'intérieur du palais; elles appellent au secours pour trancher le nœud qui a suffoqué leur maîtresse. Mais elle est morte, et l'on n'a plus qu'à étendre son cadavre. Arrive Thésée, qui revient de consulter l'oracle. Il demande la cause de tout ce bruit. On lui montre le corps de Phèdre, qui s'est donné volontairement la mort. Il pousse des gémissements; il veut savoir quelle est la cause qui a pu porter la reine à un attentat sur elle-même. En ce moment, il aperçoit des tablettes suspendues à la main de Phèdre. Il les prend, brise les liens du cachet que Phèdre a scellé avec son anneau d'or. Il est saisi d'horreur en y lisant que son fils Hippolyte a souillé par la violence le lit paternel, et que c'est pour cela qu'elle s'est donné la mort. Aussitôt Thésée, saisi de fureur, implore Neptune contre ce fils criminel.



Hippolyte accourt et, voyant Phèdre morte, demande à son père ce qui s'est passé. Thésée lui reproche son crime : « Cette mort même dépose contre toi : quels serments, quels discours pourraient démentir cet irrécusable témoin ? » Il lui ordonne de partir immédiatement pour l'exil. Hippolyte se défend avec une noble indignation ; il prend Jupiter à témoin de son innocence. Thésée ne se laisse pas convaincre. Hippolyte déplore le serment qui ne lui permet pas de déclarer toute la vérité. Thésée renouvelle son ordre de bannissement : « Où chercher un refuge dans mon malheur ? s'écrie Hippolyte ; quels hôtes m'ouvriront leurs maisons, lorsque j'irai en exil, chargé d'une telle accusation ? — Ceux qui aiment à protéger les adultères, répond Thésée, les corrupteurs de femmes, les lâches complices des crimes domestiques. »

Hippolyte, resté seul, se plaint amèrement à ses compagnons. Il sort, en disant un dernier adieu à la terre de Trézène où s'est passée sa jeunesse. Le chœur se lamente sur son triste destin.

Un des compagnons d'Hippolyte accourt, annonçant la mort de celui-ci, victime des imprécations paternelles. Thésée l'interroge sur la manière dont ce fils coupable a péri, et le messager entame un douloureux récit comparable à celui de Thérémène. Lorsqu'il a fini, Diane apparaît. Elle ordonne à Thésée d'écouter son fils. Elle lui explique ce qui s'est passé et lui reproche sa précipitation et sa crédulité. On amène Hippolyte expirant et poussant des cris de douleur. La présence de Diane le soulage un instant : « Vois-tu, ma souveraine, dit-il, l'état déplorable où je suis ? — Je le vois, mais il n'est pas permis à mes yeux de verser des larmes. — Ton chasseur, ton serviteur fidèle n'est plus. — Hélas ! toi qui m'es cher, tu périras ! — Il n'est plus le guide de tes coursiers, le gardien de tes statues. — La perfide Vénus a ourdi cette trame. — Je reconnais la divinité qui m'a perdu. — Tes dédains l'ont blessée, et ta chasteté excitait sa haine. — Elle s'immole aujourd'hui trois victimes (Phèdre, Hippolyte et Thésée) ! » Diane dit qu'elle n'a pu lutter contre elle, car c'est la loi des dieux de ne point s'opposer aux volontés l'un de l'autre ; mais elle ajoute qu'elle se vengera en prenant les jours du plus cher favori de cette déesse (allusion à la mort d'Adonis). Elle entretiendra, de plus, la mémoire de son serviteur dans une

longue suite de siècles. Elle se retire, voyant qu'il va mourir, car il n'est pas permis aux immortels d'assister aux derniers soupirs d'un mourant.

Thésée implore le pardon de son fils qui l'absout du sang qu'il a versé. Hippolyte expire dans les bras de son père.

Telle est la tragédie grecque, où le sens de la fable est, comme vous voyez, conservé fidèlement. L'intérêt se porte sur le jeune chasseur récalcitrant à Vénus. Toute la dernière partie de la pièce, ce qui formerait les deux derniers actes selon la division moderne, lui est consacrée. Ses vertus, ses mépris, le châtiement que ceux-ci lui attirent, voilà ce qui reste dans l'esprit, quand on a lu l'*Hippolyte* d'Euripide. Les scènes où Diane vient consoler son héros ont des beautés de premier ordre. L'allusion à la fable d'Adonis, qui est la contre-partie de celle d'Hippolyte, qui en est comme le correctif, achève de déterminer le caractère du tableau.

Lorsqu'au commencement de notre ère, Sénèque ou l'auteur, que qu'il soit, des tragédies qui sont mises sous ce nom, composa ces exercices de rhétorique, tout ce qui nous reste pourtant du théâtre tragique des Latins, il vivait au milieu d'une autre civilisation, à Rome, sous les Césars ; le sens des anciens mythes religieux commençait à s'effacer. Sénèque, reprenant le thème d'Euripide, développa le rôle de Phèdre aux dépens de celui d'Hippolyte. La chaste figure du jeune chasseur pâlit devant celle de son amante passionnée. On a supposé que c'est au premier *Hippolyte* d'Euripide, à celui qu'on désignait sous le nom d'*Hippolyte voilé*, et qui est perdu, que Sénèque a pu emprunter les scènes remarquables qu'on s'est étonné de trouver dans sa déclamation. Mais ce sont là des conjectures sur lesquelles il n'y a rien à fonder. Ce qui est certain, c'est que le sujet s'est transformé avec le temps et avec les mœurs.

La tragédie de Sénèque commence par un monologue lyrique d'Hippolyte célébrant les plaisirs de la chasse. Puis Phèdre et sa nourrice le remplacent sur la scène. Phèdre s'abandonne avec fureur à sa passion. La nourrice la supplie d'abord d'y renoncer. Phèdre parle de mourir, se demandant si elle périra par le lacet ou si elle se précipitera sur une épée. La vieille nourrice, désolée, se résout à essayer de fléchir la fierté du farouché Hippolyte.



Le chœur chante la puissance de l'amour qui vainc non-seulement les lions et les tigres, mais même les belles-mères et les marâtres,

*Vincit sævas*

*Cura novercas.*

Au second acte, Phèdre paraît en amazone, « pareille à la mère d'Hippolyte, » dans le dessein de suivre ce dernier à la chasse. La nourrice fait une invocation à Diane pour qu'elle rende le jeune homme sensible, comme si c'était l'office de cette déesse. Phèdre se retire. Hippolyte survient et la nourrice lui prêche une morale galante dont le jeune chasseur est très-scandalisé; il y répond par un éloge pompeux de la campagne et de la solitude. Il déclare qu'il a horreur de toutes les femmes.

*Detestor omnes, horreo, fugio, execror :*  
*Sit ratio, sit natura, sit dirus furor,*  
*Odisse placuit.*

Mais voici Phèdre qui s'impatiente, elle arrive et elle s'évanouit. Quand la nourrice l'a rappelée à elle :

PHÈDRE.

« Qui me rend à ma douleur? qui rallume dans mon sein ces flammes dévorantes? Heureuse! j'avais perdu le sentiment de mes maux. Mais pourquoi repousser le doux présent de la vie qui m'est rendue? Phèdre, rassure-toi, essaye de le fléchir, exécute ce que ton cœur a résolu, parle avec assurance; c'est la timidité de la prière qui fait naître les refus. Déjà la plus grande partie de mon crime est consommée; il est trop tard pour se repentir. J'ai brûlé d'une flamme incestueuse; mais, si mes vœux s'accomplissent, l'hymen peut effacer la honte de mon amour : il est des crimes que le succès justifie... Je le vois, ne tardons plus. Hippolyte, daignez m'accorder un entretien secret. Que votre suite s'éloigne.

HIPPOLYTE.

« Reine, vous le voyez, il n'y a plus ici de témoins importuns.

PHÈDRE.

« Ma voix expire sur mes lèvres. Une grande puissance me

force à parler, une plus grande me retient. O dieux, c'est vous que j'en atteste! j'abhorre ce que je désire.

HIPPOLYTE.

« Comment ne pas trouver de paroles pour exprimer ce que l'on sent?

PHÈDRE.

« Les peines légères trouvent des paroles, les grandes douleurs n'en ont point.

HIPPOLYTE.

« O ma mère! confiez-moi le sujet de vos chagrins.

PHÈDRE.

« Moi votre mère! ne me donnez point un titre si imposant; le nom le plus humble convient à mes sentiments. O Hippolyte! appelez-moi votre sœur, ou votre esclave; oui, plutôt votre esclave! près de vous toute servitude me sera douce. Faut-il pour vous plaire traverser les neiges du Pinde, ou gravir jusqu'à ses sommets glacés? quand vous m'ordonneriez d'affronter le fer et le feu, de m'élancer au milieu des bataillons ennemis dont le glaive serait tourné contre mon sein, j'obéirais encore! Recevez le sceptre qui me fut confié. Réglez sur moi : c'est à vous de commander, à moi d'obéir. Une faible femme ne saurait défendre des royaumes; mais vous, dans la fleur de la jeunesse, jeune héros, gouvernez avec gloire l'empire de vos ancêtres. Daignez être mon appui, protégez une femme, une esclave suppliante! ayez pitié d'une veuve désolée!

HIPPOLYTE.

« Que Jupiter détourne ce funeste présage! Bientôt mon père, échappé à tous les dangers, reviendra parmi nous.

PHÈDRE.

« Le roi des sombres bords, l'impitoyable Pluton, interdit tout espoir de retour à la vie. Serait-il moins inflexible pour le ravisseur de son épouse, à moins que Pluton aussi ne soit indifférent à l'amour?

HIPPOLYTE.

« Les dieux de l'Olympe, plus équitables, nous rendront ce hé-



ros, mais, tant que sa destinée restera incertaine, mes frères seront protégés par ma tendresse; je vous prodiguerai mes soins, j'adoucirai les peines du veuvage, et le fils vous tiendra lieu du père.

PHÈDRE.

« O crédule espoir des amants! ô illusions de l'amour! n'en a-t-il pas assez dit? Ayons recours aux prières. Hippolyte, j'implore votre pitié! Exaucez des vœux que je n'ose exprimer; je désire, et je crains de parler.

HIPPOLYTE.

« Quel est donc ce trouble?

PHÈDRE.

« A peine pourrez-vous croire qu'une belle-mère puisse l'éprouver.

HIPPOLYTE.

« Vous ne laissez échapper que des paroles obscures. Expliquez-vous.

PHÈDRE.

« Insensée, je suis en proie à l'amour! le cruel me dévore, il court dans toutes mes veines, il brûle mes entrailles, il pénètre jusqu'à la moelle de mes os. Ainsi la flamme rapide embrase les poutres profondes d'un palais.

HIPPOLYTE.

« Votre chaste amour pour Thésée peut-il vous égarer ainsi?

PHÈDRE.

« Oui, Hippolyte<sup>1</sup>, j'aime Thésée : mais je l'aime tel qu'on le vit

1. Hippolyte, sic est : Thesei vultus amo  
 illos priores, quos tulit quondam puer,  
 Cum prima puras barba signaret genas,  
 Monstrique cæcam Gnosii vidit domum,  
 Et longa curva fila collegit via.  
 Quis tum ille fulsit! Presserant vittæ comam,  
 Et ora flavus tenera tingebat rubor.  
 Inerant lacertis mollibus fortes tori :  
 Tæve Phœbes vultus, aut Phœbi mei;  
 Tuusque potius : talis, en, talis fuit,  
 Cum placuit hosti. Sic tulit celsum caput.  
 In te magis refulget incomptus decor,

autrefois paré de toutes les grâces de la jeunesse, lorsqu'un léger duvet couvrait à peine ses joues vermeilles, et que le fil secourable le guidait dans les vastes détours du labyrinthe de Crète. Quel était alors son éclat! des bandelettes ornaient sa chevelure, une aimable rougeur colorait son visage, et déjà la vigueur de la jeunesse se déployait sur ses membres délicats. Il avait les traits de Diane, votre protectrice, ou du Soleil, mon aïeul, ou plutôt il était tel que je vous vois, lorsqu'il toucha le cœur d'Ariane. C'était vous, oui, c'était vous-même. Voilà son port majestueux! et l'oubli de votre beauté semble encore en relever l'éclat; c'est votre père que je retrouve, il revit en vous; mais avec cet air un peu farouche que vous tenez de votre mère : vous unissez les charmes d'un Grec à la rudesse d'un Scythe. Ah! si le destin vous eût conduit avec Thésée sur les rives de la Crète, c'est à vous qu'Ariane eût confié le fil sauveur. O ma sœur! en quelque partie du ciel que ton astre brille, c'est toi que j'invoque. Notre sort est le même : une famille a triomphé de nous; tu aimas le père, j'aime le fils. Hippolyte, vois la fille des rois suppliante à tes genoux! vertueuse jusqu'à ce jour, innocente, sans tache, pour toi seul je deviens coupable, pour toi je descends jusqu'à la prière. Ah! prends pitié d'une amante, et termine aujourd'hui ma douleur ou ma vie!

HIPPOLYTE.

« Puissant maître des dieux! tu vois le crime, et tu ne punis pas? Et quand donc lanceras-tu la foudre, si de tels forfaits ne peuvent t'émouvoir? Que la tempête ébranle la terre! que le jour

Et genitor in te totus : et torvæ tamen  
 Pars aliqua matris miscet ex æquo decus.  
 In ore Graio Scythicus apparet rigor.  
 Si cum parente Creticum intrasses fretum,  
 Tibi fila potius nostra nevisset soror.  
 Te, te, soror, quæcumque siderei poli  
 In parte fulges, invoco ad causam parem.  
 Domus sorores una corripuit duas :  
 Te genitor, at me natus. En, supplex jacet  
 Allapsa genibus regiæ proles domus.  
 Respersa labe nulla, et intacta, innocens,  
 Tibi mutor uni, certa descendi ad preces.  
 Finem hic dolore faciet, aut vitæ dies.  
 Miserere amantis